mari et quatre maîtres chez lesquels elle avait servi et qui ont pris en sa faveur des dispositions testamentaires. C'est une des plus sinistres figures de l'histoire du crime.

Pourtant, elle montrera une lâcheté totale devant la mort. Quand l'aumônier vient l'avertir, elle semble tout d'un coup hébétée, puis une crise nerveuse la terrasse.

Arrivée devant la machine, ses yeux horrifiés ont un réveil : elle voit. Une grimace affreuse déforme sa face. Et le couperet s'abat sur cette loque qui, pourtant, eut l'énergie sauvage de supprimer six vies humaines.

Bien odieux également, le forfait commis par la veuve Colas, mégère de 45 ans, qui empoisonna sa belle-fille, Delphine, et étouffa de ses mains l'enfant de cette dernière à sa venue au monde.

Pendant les débats, on ne put arracher à la criminelle un mot de compassion ou de regret. Désinvolte, elle cause le plus calmement du monde avec son avocat. Rien ne vibre en elle au moment du verdict. Pas un muscle ne tressaillera quand, dans l'aube froide de décembre, on s'apprêtera à couper sa tête grisonnante.

C'est à un drame d'une cruauté rare que participa la femme Puech en compagnie de deux hommes qui subirent, comme elle, le supplice de la guillotine. Les jurés du Tarn n'eurent aucune pitié pour les êtres qui abattirent sauvagement les époux Vedel, traîtreusement assaillis dans leur demeure, lui de quatorze blessures, elle de onze. L'expiation eut lieu le 22 janvier 1849. Quand on l'informa, à une heure du matin, de la nouvelle fatale, la criminelle s'écria :

— On me fait périr bien innocente. Je jure devant Dieu que je ne suis pour rien dans le crime dont je vais subir le châtiment.

Serment qui n'émut personne, tant les faits étaient patents.

Pendant toute une longue minute — la dernière de sa vie de misérable — prosternée face à la foule, elle prie avec ferveur et va se livrer aux exécuteurs...

Vers le milieu de l'année 1848, au village de Balincourt (Pas-de-Calais) des paysans découvrent la tête et les ossements d'un cadavre qu'on reconnaît être celui d'un nommé Hennebois, disparu depuis plus d'un mois. L'enquête établit la culpabilité de sa femme, être d'une énergie farouche et dont l'exécution fut une des plus dramatiques qui soient.

Le 30 janvier, à minuit, la criminelle est informée de son sort. Elle a encore quelques heures à vivre, cela lui paraît suffisant pour accomplir sa volonté et lui fait accueillir la nouvelle dans le plus grand calme. A quatre heures, elle quitte la prison de Saint-Omer pour se rendre en voiture fermée à Saint-Pol où aura lieu l'exécution. Pendant ce long trajet, la femme Hennebois entretient avec le plus grand naturel les personnes qui l'accompagnent. Au petit jour, on s'aperçoit que, quoique ayant les mains liées, elle a tenté de se couper la gorge ! Des flots de sang inondent ses vêtements. A dix heures — après un voyage de six heures — la malheureuse parvient enfin à la prison de Saint-Pol.

L'exécution est prévue pour midi. Il ne reste pas trop de temps pour soigner la blessée et s'employer à éviter une nouvelle hémorragie. On panse ses plaies, on applique des bandelettes, on tente, en un mot, de lui laisser un peu de vie avant de la lui prendre toute... Insensible à tout, elle se prête à l'effroyable comédie. Elle voudrait que l'exécution fût différée de vingt-quatre heures, tant elle souffre. Mais, c'est en vain : le bourreau vient la prendre et à midi précises, le couteau de la guillotine termine l'œuvre si bien commencée par le canif de la condamnée...

Aussi dramatique fut l'exécution d'Ambroisine Gosselin, femme Leblanc, opérée à Arras, le 13 avril 1849.

Elle a assassiné son mari, aidée de son amant. Ambroisine Gosselin reçoit avec beaucoup de calme l'annonce de sa mort. Elle demande une tasse de café. Pendant le trajet, elle absorbe un gâteau.

Placée sous le couperet, la tête ne tombe pas. On s'aperçoit que le couteau ne descend que jusqu'à la lunette, effleurant à peine le cou, sur lequel la lame a juste tracé la place fatale. Il faut relever l'instrument, exécuter une seconde fois, pourrait-on dire, la malheureuse qui ne bronche pas.

La foule, en proie à une anxiété poignante, manifeste sa colère avec véhémence; elle hue le bourreau qui, interloqué, prend son temps, et — enfin — fait tomber la tête...

Edouard DELAIN.

(A suivre.)

(1) Voir *La Rumeur* du 24 novembre.

Nos Enquêtes

LA ROUTINE BUREAUCRATIQUE

Dix ans après la guerre, le service du ravitaillement existe encore !

Pendant toute la guerre, et même après l'armistice, le ravitaillement de la population fut soumis à des règles très strictes. Ce fut l'époque du rationnement, des cartes de pain et de sucre, ainsi que le temps du plat unique. De graves problèmes se posaient. Il fallait répartir le blé, les farines, le charbon dans toute la France et constituer des avances alimentaires ou des réserves de combustibles dans les régions envahies, veiller, en un mot, à la subsistance de toute une nation.

La première chose à faire était de constituer une sorte de réseau alimentaire, comportant des bureaux de céréales dans chaque département et une organisation centrale confiée, malgré son extrême importance, à un sous-secrétariat, le sous-secrétariat du Ravitaillement. Installé tout d'abord au Carlton, il se sentit vite à l'étroit, avec ses deux mille employés, si bien qu'il dissémina des fragments de services un peu partout aux environs de l'Etoile.

Dès 1918, la situation normale se rétablissant peu à peu, ce sous-secrétariat perdit naturellement sa raison d'être. A quoi bon, en effet, un office de répartition des vivres, puisque la liberté de circulation des denrées alimentaires était promulguée. La fonction disparaissant, l'organe devait à son tour disparaître.

Il y a près de dix ans de cela.

Et les services du ravitaillement existent encore.

Quelles sont donc les raisons de cette longévité extraordinaire ?

Absolument aucune sinon que, depuis toujours ces fameux services constituent une moelleuse sinécure où certains politiciens peuvent placer leurs amis.

Oh ! ce n'est pas pour les petits employés que nous parlons. Ceux-là ne sont ni plus heureux ni plus malheureux qu'ailleurs, car ils ignorent les sinécures. Mais il y a dans ces services un nombre imposant de chefs et sous-chefs de bureaux à qui ce ne sont certes pas leurs services de guerre qui ont valu d'aussi confortables fauteuils. Savez-vous qu'à la fin des hostilités, cette administration offrit le spectacle écœurant et bouffon de gens décorés de la Légion d'honneur pour avoir passé toute la guerre sur une chaise en faisant d'excellentes affaires personnelles ! Savez-vous combien de fortunes se sont édifiées à l'ombre des convois chargés de salaisons, de beurre ou de confitures. Non, certes, vous ne le savez pas et personne ne pourrait le dire avec exactitude.

Le plus triste c'est que cette gabegie ne cessa pas en même temps que la guerre. Pendant que les sous-secrétaires Vilgrain, Thoumyre, André Paisant se succédaient à l'envi, les bureaux luxueux de l'administration se remplissaient de généraux limogés, dont on faisait des inspecteurs du Ravitaillement, alors qu'il ne restait plus rien à inspecter.

Ces hommes, mais il fallait les caser Et l'on vit cette chose formidable : ils prenaient le train chaque semaine envoyés en tournée d'inspection, puis séjournaient dix ou quinze jours dans une confortable chambre d'hôtel et revenaient ensuite, satisfaits et béats, l'âme pure, la conscience tranquille mais le portefeuille matelassé d'une double solde administrative.

Les années passèrent...

On ne supprimait toujours pas le ravitaillement. On voulait y conserver les anciens chefs de bureaux qui en étaient l'unique ornement. Le scandale de cette maison de retraite risquant d'éclater d'un jour à l'autre, on rattacha le service au ministère des Finances et on troqua son nom contre un autre beaucoup plus ronflant. Désormais, par ordre supérieur, cela s'appela Service d'apurement des Comptes spéciaux du Trésor.

Naturellement, l'institution n'avait fait que changer de nom. La gabegie, elle, durait toujours.

On s'occupait vaguement, dans ce sous-secrétariat mystérieux, de régler les conflits nés entre les acheteurs de denrées pendant la guerre et les compagnies de chemin de fer. Qu'on songe un instant à l'absurdité de régler des conflits de cette nature plusieurs années après leur naissance, alors que toutes les preuves matérielles en étaient disparues. Naturellement, jamais on de ces comptes spéciaux n'a été apuré, puisque, de l'acheteur ou de la compagnie, on n'a su qui rendre responsable.

Ceci est un bel exemple de l'incapacité administrative, de son défaut de sens pratique, de ses solutions paresseuses et de sa paresse sans solution !

C'est aussi l'illustration de cet adage fameux qui dit que le provisoire dure longtemps en France.

Dix ans après la fin du système du ravitaillement en France, le service de Ravitaillement existe encore ! Il existe sous une forme détournée, marquée, secrète et clandestine. Mais il existe tout de même.

Et, contribuables, nous payons ces inutilités !

Félix LETANG.

Les Rumeurs de la Mode

Sainte-Catherine

Tout au long de la journée d'hier, Paris a été égayé par la joie des midinettes célébrant Sainte-Catherine, patronne des jeunes filles. Toutes les petites cousettes aux doigts agiles ont à cœur de la fêter de leur mieux ; peut-elle l'être davantage que par la grâce de leur vingtième année ? Combien de bonnets charmants, traditionnels en cette occasion, sont éclos dans ce but, devant être portés par celles qui n'y ont droit qu'un seul jour dans leur vie ? Il faut donc la choisir seyante au possible, cette coiffure éphémère : des deux couleurs rituelles, jaune comme un rayon de soleil et vert comme le printemps perpétuel qu'aucune mauvaise saison n'empêche de s'épanouir dans l'humeur joyeuse de cette exubérante jeunesse, ont été enrubannés un peu de mousseline, un brin de dentelle, et tout cela chiffonné avec le chic parisien, on y ajouta quelque fantaisie donnant l'air d'un bonnet paysan, d'une couronne ou une autre idée ingénieuse et l'ensemble vient encadrer une rieuse frimousse que les amies acclament.

C'est fête dans toute la couture, réjouissance dans toute la mode, et c'est tant mieux, car il est bien juste que cet essaim des petites travailleuses, dont la peine est créatrice de tant de merveilles, soit à l'honneur dans une journée de plaisir.

MARIANNE.

BIJOUX ACHAT CHER
KERESTEDJIAN 38, rue de Trévise Tél. Provence 80-69

Agenda Parisien

25 Novembre 1928

Aujourd'hui : SAINTE CATHERINE
Fête à souhaiter : SAINTE DELPHINE

Temps probable pour aujourd'hui:
Vent fort. Ciel nuageux, ondées avec éclaircies. Température en baisse légère.

Expositions

Grand-Palais : Salon d'automne (clôture 16 décembre) ; Salon de l'Automobile : véhicules industriels (dernier jour).

Parc des Expositions: « Les Vrais Indépendants » (clôture 26 novembre).

Avenue de la Grande-Armée : Exposition en plein air du Groupe des Dix.

Salle de la Mairie du vingtième arrondissement, de 14 heures à 18 heures : Exposition des commerçants du quartier (clôture 2 décembre).

A midi

Lire LA RUMEUR.

98, quai de la Rapée : Banquet du Syndicat de l'Union sociale d'ingénieurs, sous la présidence de M. Oberkirch.

Après-midi

A 13 heures : Courses à Auteuil.

A 14 heures, square Rapp : Matinée artistique de la Nivernaise.

A 14 h. 30, Mairie du dixième arrondissement : Gala de l'Amicale franco-belge.

— 28, rue Serpente : « L'œuvre et la vie de Gabriel Delanne », par M. Henry Regnault.

De 14 h. 30 à 19 heures, 173, boulevard Saint-Germain : Fête de la paix, organisée par la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté.

— Mairie de la place Jules-Joffrin : Matinée-conférence des Mussettistes.

A 15 heures, boulevard du Temple (Salons Bonvalet) : Remise, par les officiers pompiers, d'un bronze au commandant Charrier, mis à la retraite.

— Sorbonne (amphithéâtre Descartes) : Conférence sur « les champs de bataille de l'Aisne ».

Soirée

A 20 heures, 58, rue du Louvre : Représentation des Amis de Guignol.

A 21 heures, Sorbonne (amphithéâtre Richelieu) : Assemblée générale du comité français de coopération européenne.

Les Rumeurs de l'Hotel de Ville

Le conseil municipal a refusé d'arbitrer la grève de la Villette

Les patrons et ouvriers du marché de la Villette et des Abattoirs n'avaient pas demandé l'arbitrage du Conseil municipal, à plus forte raison de la deuxième commission du Conseil municipal, dont ils ignoraient, pour la plupart, le fonctionnement.

Vendredi, M. Louis Sellier a proposé l'arbitrage du Conseil municipal.

M. Massard, au nom de la commission et sans l'avoir consultée, a accepté.

Patrons et ouvriers ont accepté de se présenter devant la commission hier à quatre heures. Les entrevues ont duré trois heures.

Les patrons ont été entendus les premiers, pendant que les ouvriers attendaient dans le couloir.

Les patrons ont accepté l'arbitrage.

Les ouvriers, introduits ensuite, ont été présentés par M. Beaugrand, député.

Les ouvriers ont déclaré n'accepter l'arbitrage que si, d'abord, on acceptait leurs revendications minima et que si, ensuite, on n'arbitrait que les ouvriers du marché de la Villette et non les ouvriers des Abattoirs.

Les préfets n'ont pu arriver à une entente.

Et la deuxième commission a résilié son mandat, déclarant décliner toute responsabilité.

L'HUISSIER DE SERVICE.

La Rumeur politique

Le conseil économique étudie les remaniements fiscaux

Au Conseil national économique, M. Poincaré, qui présidait la première séance, a fort bien parlé, comme d'habitude. Le Conseil national économique n'a pas encore son statut. Le projet a été déposé à la fin de la dernière législature, et M. Poincaré sait que bien des amendements seront présentés.

En attendant un état civil régulier, le Conseil économique vit dans un provisoire qui n'est pas infécond. Il se livre à des enquêtes approfondies et utiles. Les rapports présentés sont gros de vœux, dont peu d'ailleurs sont exaucés, bien qu'ils soient légitimes.

Tout le monde comprend qu'il est indispensable que la nation produise plus qu'elle ne consomme. Pour favoriser la production générale, un certain nombre de réformes fiscales sont indispensables.

— Oui, ces réformes fiscales, dit M. Poincaré, seront désirables, à mesure qu'elles seront possibles par les plus-values budgétaires.

C'est une promesse un peu vague, car il y a eu, il y a encore des plus-values budgétaires, et certains allègements d'impôts, demandés par le commerce, l'agriculture et les hommes d'affaires, ne détruiraient pas l'équilibre.

L'OFFICIEUX.

Les Rumeurs des Lettres

MUSIQUE ET POESIE

Rythme et instrumentation

Une enquête dans le monde des lettres (1890-1891)

ANDRE THEURIET

André Theuriet (1) est surtout connu aujourd'hui par ses récits en prose; comme poète, il se rattache plus ou moins directement au Parnasse et ses vers ont un aimable parfum de nature forestière et d'intimité avec la vie bucolique.

— A mon avis, écrit-il, la musique des vers est une affaire d'oreille et de tempérament. Tout poète réellement doué se fait lui-même son code d'instrumentation et il me paraît difficile d'établir d'une façon absolue des lois scientifiques en pareille matière. »

MAURICE BOUCHOR

L'ami de Jean Richepin, l'auteur des *Chansons joyeuses* et des *Poèmes de l'Amour et de la Mer*, répond avec quelque développement. Il s'explique à la fois sur la question d'esthétique posée et sur son œuvre propre.

— L'influence très indirecte et très difficile à préciser, que la musique a eue sur mon développement littéraire, fait l'objet de plusieurs poèmes de *L'Aurore* :

Musique, emporte-moi...

et *Les Quatre* (quatre sonnets).

« De plus, j'ai parlé de cette influence dans la préface des *Symboles*. Enfin, mes opuscules publiés chez Fischbacher, *La Messe en ré*, *Israël en Egypte*, peuvent achever de vous édifier à ce sujet.

« Je ne saurais moi-même en dire davantage. Je crois que la musique a été sans influence sur mes vers au point de vue technique, si ce n'est en me rendant l'oreille plus difficile et plus délicate (encore ceci est-il très hypothétique).

« Je n'ai d'ailleurs que l'idée la plus vague de ce qu'on appelle aujourd'hui l'*instrumentation poétique* et je crois qu'il serait illusoire et factice d'établir des correspondances précises entre l'art musical et l'art poétique.

« Je pense encore que nous sommes bien trop inondés de critique et d'esthétique et que les jeunes gens ne devraient songer qu'à traduire leur vision des choses ou à exprimer leurs sentiments et leurs idées au lieu de s'attarder à de vaines recherches. Ce qui, au surplus, ne les empêcherait pas de modifier les formes classiques dans telle mesure qu'il leur plairait, mais sans attacher autrement d'importance à ces mêmes révolutions. »

MAURICE ROLLINAT

Se souvient-on du succès éclatant qui, voici quarante ans, favorisé par Sarah Bernhardt, accueillit *Les Névroses* ? On crut, un moment, qu'un nouveau Baudelaire à la sensibilité plus exacerbée était né. On répétait, après Sarah :

La vie est un cloaque où tout être patauge,
La femme avec son cœur, l'homme avec sa [raison.

Rollinat avait de l'élan, de l'image, du lyrisme, de la fièvre.

Il eut une fin douloureuse. Cette lettre est une des dernières qu'il ait écrit :

« Voici tout ce que je peux vous répondre : j'aime les vers d'une clarté parfaite, sans chevilles, riches de signification et bien pleins. Pour moi, quand ils ont ces qualités, ils sont suffisamment harmonieux et berceurs.

« J'avoue, du reste, que je pardonne très volontiers à un poème des indigences de rythme et de sonorité, lorsqu'il m'empoigne par une idée originale ».

CEUX QUI SE RECUSENT

Catulle Mendès et Henri de Bornier se récusent.

Le premier est trop occupé : « Il me faudrait dix pages, vingt pages pour dire seulement la moindre part des choses que l'on peut penser sur un tel sujet. Et voyez de combien de travaux je suis, presque chaque jour, accablé !... »

L'auteur de *La Fille de Roland* invoque son incompétence : « Hélas ! je n'entends rien à la musique, absolument rien. Mon avis n'aurait donc aucune valeur et je ne saurais pas même l'exprimer dans les termes du métier. »

CE QUE DIT Mr ZEVAES

Telles sont les réponses qu'avait reçues Mr Zévaès, enquêteur littéraire de 1891.

Nous lui demandons quelle impression, selon lui, s'en dégage, avec le recul des années :

— Cette enquête, nous dit-il, vous donne une idée des controverses, des discussions esthétiques, qui se déroulaient au temps de notre jeunesse.

« Certes, nous étions enthousiastes de politique sociale : nous nous donnions de tout cœur aux grandes et nobles idées par quoi le socialisme allait peu à peu s'imposer à l'opinion et conquérir les masses. Mais nous étions non moins épris de littérature : et qu'il s'agisse du *Traité du Verbe* ou du *Pèlerin passionné*, aucun de ces efforts, aucune de ces œuvres ne nous trouvaient indifférents.

« Décadents et poètes maudits, symbolistes évolutifs et romans ont passé, ont disputé, ont bataillé, et à distance, certaines de ces rivalités et de ces querelles peuvent paraître puériles.

« A la vérité, aucune de ces tentatives n'a été inutile. Chacune a marqué un progrès, un élargissement. Qu'importe maintenant que les uns attachent plus d'importance à l'instrumentation et les autres au symbole ? Que, pour ceux-ci, la poésie soit plus philosophie que musique et, pour ceux-là, plus musique que philosophie ? Que tels envisagent la poésie sous son aspect subjectif et que tels autres la préfèrent plus objective et plus impassible ? De cet antagonisme même de conceptions résultent un ensemble et une harmonie.

« Et une période qui, en quelque quinze ans, a révélé (je ne parle pas de Leconte de Lisle, des Richepin, des Sully Prudhomme, c'est-à-dire des arrivés, des académiciens, des officiels) les Verlaine et les Raimbaud, les Mallarmé et les Moréas, les Laurent-Tailhade et les Maurice du Plessys, les René Ghil et les Stuart Merrill, les Raymond de la Tailhède et les Albert Samain, les Emmanuel Signoret et les Saint-Pol-Roux, cette période-là ne saurait être taxée ni de stérilité, ni de faiblesse, ni de banalité en poésie. »

Petit courrier

L'éditeur Grasset est certainement celui qui sait le mieux faire des lancements originaux. Après avoir consulté plusieurs fois le public sur la qualité de ses livres il fait aujourd'hui un pari avec un de ses auteurs. Ne lit-on pas, en effet, dans des cartouches de publicité : « J'ai parié avec Maurois que la vente de Climats *dépasserait 80.000 exemplaires le 30 juin. Pensant qu'il serait intéressant pour le public de suivre ce pari, je publierai, chaque mois, le chiffre des exemplaires facturés. Je crois que c'est la première fois qu'une telle partie est jouée sous les yeux du public avec toutes les garanties qu'elle doit comporter. » Du point de vue professionnel c'est une belle leçon de probité que donne en exemple cet éditeur, car, quel contrôle ont les auteurs sur le tirage de leurs livres ? Aucun.*

M. Henri Bergson, dont l'état de santé laisse encore à désirer, ne pourra pas se rendre en Suède pour assister à la distribution solennelle des prix aux lauréats des divers Prix Nobel. Ainsi, selon la tradition, le prix Nobel, en l'absence du lauréat, sera remis au ministre de France en Suède, en présence du gouvernement royal, de l'Académie et de toutes les autorités de Stockholm.

La Bibliothèque Nationale, au mois de janvier 1929, consacrera son exposition annuelle à la présentation des reliures les plus belles et les plus rares qu'elle possède. A celles-ci se joindront celles des bibliothèques Mazarine, Sainte-Geneviève et de l'Arsenal. Cette exposition constituera ainsi une histoire de la reliure depuis le haut moyen-âge jusqu'à l'époque romantique par la mise au jour de chefs-d'œuvre le plus souvent inconnus du public.

La semaine prochaine paraîtra, chez Boivin, la première étude française sur Emile Verhaeren. M. Estève, professeur à la Sorbonne, en est l'auteur.

La Revue Moudiale *commencera dans son prochain numéro la publication d'un nouveau roman de Alin Laubreaux :* Diane-la-Mort.

La Revue Mondiale *annonce également la publication prochaine de* Les Anges qui n'ont pas d'ailes *(un acte) de Guillot de Saix;* Les Masques du Destin *(quatre actes) de Sarina Cassvan;* Faits Divers, *scénario de Henry Poulaille;* Le Songe de la Mort, *de Quevedo y Vellegas, et parmi les plus prochaines études importantes :* Bergson est-il passé de mode ? *de Paul Gsell;* Au dossier de la poésie pure, *de André Thérive;* L'Enigme de Shakespeare, *de G. Maurevert;* Lettre aux citoyens mécaniques, *de Maxime Gorki;* Les Goncourt, Emile Zola et l'Impressionnisme, *de Léon Deffoux, etc..., etc...*

Devant la 3e chambre a commencé le procès intenté par Couteline à MM. Pierre Veber et André Henzé qu'il accuse d'avoir, dans leur pièce En Bordée, *plagié les scènes de son livre :* Le Train de 8 h. 47. *Les avocats des auteurs de* En Bordée *ont répondu qu'entre ces deux pièces les ressemblances se bornent aux traits qui sont le fond commun des vaudevillistes. Les débats reprendront la semaine prochaine.*

Le bruit court, dans Paris, que des membres de l'Académie Goncourt font des démarches auprès de personnalités politiques influentes pour obtenir que Léon Daudet soit présent à Paris le 5 décembre, jour où sera décerné le Prix Goncourt. *Si les neuf de l'Académie aboutissent à un résultat ce sera un succès dont l'Académie française n'a pas d'égal dans ses annales. Si M. Léon Daudet est à Paris le 5 décembre ce sera la première fois qu'un membre du jury d'un prix littéraire tirera quelque bénéfice de cet honneur qui n'attire que des ennuis et peu de satisfactions. Pour les candidats l'affaire est d'importance car cette démarche, dictée sans doute uniquement par des sentiments d'amitié littéraire, est considérée par quelques-uns comme une tendance politique du jury. Certains profitant de cette information voient déjà le lauréat certain parmi ceux qui content cette aventure, et ce lauréat, précisément, n'aurait pas eu cette distinction si cet événement littéraire n'avait pas pris aussi aujourd'hui un caractère politique. En définitive, il est très probable que chacun se trompe. Absent de Paris ou non M. Léon Daudet votera pour le candidat qui lui paraît digne de sa voix et rien ne changera sa décision à cet égard. Donc les amateurs de pronostics peuvent encore tenter et enregistrer d'ici paris...*

LE BROCHEUR

POURQUOI J'AI ECRIT :

La dame en friche

par M. Raymond SILVA

Dans l'Orient-Express, un jour, je me trouvai le voisin d'une Sud-Américaine très brune aux yeux marrons. Elle était jolie : nous devisâmes... Et comme, parbleu, on en vint à parler d'amour : « Moi, dit-elle, je n'épouserai jamais qu'un beau gars, bien planté, sportif et large d'épaules ».

Six mois après, dans le water-chute de Luna-Park, je revis la dame brune accompagnée d'un petit gros, sympathique et chauve, qu'elle serrait avec amour. « Mon mari », dit-elle, me le présentant... « Hum ! Hum ! pensai-je, comme nous voilà loin de son rêve. Et comme je fus seul, un instant, avec elle ?... » Ecoutez-moi, lui dis-je, je ne comprends plus ; ce monsieur ne me semble pas répondre à l'idéal masculin que vous vous étiez forgé... Que s'est-il donc passé en vous ? » La dame ne sut que me répondre... et j'ai écrit « La Dame en friche ».

LE PRIX DES POÈTES

Nous rappelons que les candidatures au Prix des Poètes de *dix mille francs* (fondation J.-L. Aubrun) qui doit être décerné le 7 janvier 1928, ne seront plus acceptées après le 1er décembre prochain. Les manuscrits et candidatures doivent donc être déposés avant cette date chez Eugène Figuière, 17, rue Campagne-Première, à Paris.

Les Rumeurs des Arts

LES EXPOSITIONS

Le 1er décembre aura lieu, à la Galerie G.-L. Manuel frères, 47, rue Dumont-d'Urville, le vernissage d'une Exposition de la Décoration moderne.

Nous vaons relevé les noms de MM. Survage, Lipchitz, Ades, Bach, Bianka Dora, de Belay, Dezère, Joubert, Mousempes, Quelvée, Reth, Val, Zingg.

⁂

Galerie Bernier, 10, rue Jacques-Callot. L'Exposition Dignimont est prolongée jusqu'au 1er décembre inclus.

Feuilleton Littéraire

Bléche, par Drieu La Rochelle ; *Le Survivant*, par Jules Supervielle ; *Molinoff, Indre-et-Loire*, par Maurice Bedel ; l'*Ame cachée*, par Jacques de Lacretelle.

Voici l'époque où sur la table des critiques les livres s'amoncellent. Toute une champignonnière, à l'ombre avançante des prix. Je ne me hasarderai pas à de vains pronostics. Je ne lis que pour mon plaisir, et celui d'en faire part au public, lorsque, d'aventure, la bonne fortune d'une découverte ou d'une confirmation m'échoit. Surtout lorsque l'œuvre est d'un jeune, ou d'un inconnu. Il arrive qu'on le soit à quarante ans, comme à dix-huit. Encore qu'à l'heure actuelle, la démangeaison d'écrire soit telle que, pressez le nez de nos jouvenceaux il en sort plus d'encre que de lait.

Quant aux livres dont je ne parle que peu, ou pas, que leurs auteurs m'excusent. Cela ne veut pas dire qu'ils soient dénués de talent. Mais seulement qu'ils sont trop. Je ne suis, au surplus, qu'un Aristarque occasionnel.

⁂

C'est ainsi que du dernier livre de Drieu La Rochelle, *Bléche*, — ouvert avec la curiosité due à l'écrivain qui, au lendemain de la guerre, publia cette œuvre remarquable : *Mesure de la France* — je dirai seulement que le talent qui s'avérait là est en train de sécher sur pied. L'arbre amer porte des fruits de plus en plus rabougris. Et c'est dommage.

Que de force analytique dépensée en pure perte, dans la peinture du héros! Leader d'un journal catholique, ce pauvre individu vit à l'écart de sa femme et de ses enfants, comme un ours en cage, dans une chambre de l'Ile Saint-Louis. Sans voir que sa secrétaire, Bléche, une jolie âme d'indépendante, l'adore, il n'a d'autre occupation, entre deux éditoriaux bien pensants, que de s'épouiller l'âme et se lécher les pattes.

Un jour disparaît, dans un coffret, un bijou: don de la femme, à fin que son singulier mari le vende, pour s'aller distraire en voyage. Qui l'a volé ? Bléche ? Ou Amélie, la servante qui, seule, avec elle, pénètre dans la tanière ? L'ours, perplexe, accuse les deux et met en branle un policier maladroit. Bléche, désespérée par le vil soupçon, se tire un coup de revolver et se rate. Amélie avoue, par méfiance de Bléche, avoir reporté au domicile de la femme, absente, les fatales boucles d'oreille...

Que croyez-vous que fasse l'ours ? Il continue à s'épouiller l'âme et à se lécher les pattes. Et Bléche ? Morne, elle s'expatrie. Eh bien ! si telle est la misère d'âme impartie aux leaders catholiques, — *ab uno disce omnes* ! — félicitons-nous, athées mes frères, d'être au regard de l'Eglise et de tous les Drieu La Rochelle, de détestables mécréants.

C'est avec une sympathie attristée pour les dons que l'auteur portait en soi que j'enregistre, au moins dans *Bléche*, leur décès. M. Drieu La Rochelle, qui nous avait donné des espérances, ne nous donne, cette fois, que des regrets.

⁂

J'aurais aussi, bien volontiers, rendu un complet hommage à l'indéniable talent de M. Jules Supervielle. Il a l'art de conter sobrement, un style simple, mais nerveux. La vertu, aussi, de l'émotion contenue. Il n'en reste pas moins que *Le Survivant*, son troisième livre, est proprement incompréhensible.

Je sais bien qu'il fait suite à *L'Homme de la Pampa*, prolongé par *Le Voleur d'Enfants*. Du moins je le suppose, n'ayant pas lu ces deux volumes. Je ne suis certainement pas le seul. Eh bien ! — veuille M. Supervielle m'excuser, — je mets au défi tout lecteur (et sans doute en est-il de moins avisés que moi) de se reconnaître parmi les personnages) de l'étrange famille qu'il nous peint, avec le colonel Bigua, sa stérile épouse Desposoria, et sa flopée d'enfants adoptifs.

Dans les romans qui s'enchaînent, il convient qu'un « argument » préalable retrace à grands traits les récits précédents. Sinon la plupart des lecteurs, rebutés, quitteront le livre en cours de route, surtout lorsque — comme *Le Survivant* — il suit imperturbablement son chemin, sans que nous puissions savoir qui est, en définitive, ce colonel Philémon Bigua, d'où il vient et où il va, avec sa mystérieuse escorte de Jack, de Fred, d'Antoine, de Joseph, de Marcelle et autres pupilles inexpliqués...

La vie peut être inexplicable. Un roman, non. Sans transposition, et sans *composition*, point d'art. M. Supervielle dira que *Le Survivant* n'est qu'un volet de tryptique, ou plutôt — car la série, j'imagine, continuera — un des panneaux d'une longue fresque.

Encore faudrait-il, deux ou trois ans de distance s'étant écoulés entre la publication de chacun de ses trois romans, qu'il eût pris la précaution, pour le second et pour le troisième, de ne les point exposer dans l'ombre.

Cela dit, il reste que la pampa et la vie primitive dans ses *estancias*, est ici fortement évoquée, à travers les mœurs uruguayennes. Mon témoignage a peut-être ici quelque prix : j'ai traversé, moi aussi, ces plaines où plane la poésie de la solitude, et qu'anime çà et là, si pittoresquement, la vie errante des *gauchos*. M. Supervielle en fait respirer la rude grandeur.

⁂

Mon ami Henry Champly, — l'auteur de *Nécropolis* et de dix autres livres remarquables, — n'est pas seulement le romancier puissant qui va nous donner *Mouramour*, rapporté d'un récent voyage à Madagascar, et qui s'amusait à publier, ces derniers mois, un savoureux recueil de nouvelles sous ce titre paradoxal : *Tuons la Femme*. C'est aussi l'un des critiques les plus avisés de cette génération qui « a fait la guerre ».

Aussi n'ai-je point laissé d'être quelque peu surpris par le dithyrambique jugement qu'il vient de porter sur Maurice Bedel et son *Molinoff, Indre-et-Loire*. A cette lecture, Champly ne s'est pas tenu de joie. Il n'aimait pas *Jérôme, 60 degrés de latitude Nord*. Il adore *Molinoff, Indre-et-Loire*, jusqu'à le proclamer « Prix Goncourt à retardement ». Et quelques bons esprits partagent, publiquement, cet enthousiasme.

Voire.

Précisons tout de suite que le savoir-faire de M. Maurice Bedel n'est pas en cause. Il manie, le plus agréablement du monde, une ironie subtile, souvent aiguë. Et sa souple langue est congrument enduite d'un miel attique. Maurice Bedel a butiné au jardin de Candide, comme aux parterres où nous vîmes fleurir la rose « France ». Champly le compare à Voltaire. Blesserai-je M. Bedel en attestant qu'il me rappelle plutôt Gyp, mâtinée de René Benjamin ? Mais ce n'est là qu'une de ces ressemblances fortuites, que tous les visages présentent. Celui du père de Jérôme, petit Français coureur en Suède, et de Molinoff, petit Russe, coureur en France, a des traits suffisamment personnels, et à la fois suffisamment arrondis, pour que sa réussite dans le monde s'affirme.

Dans le monde où ce que le lecteur cherche, c'est à s'amuser, sans trop avoir à réfléchir. Qu'il fasse donc connaissance avec Molinoff, il ne s'ennuiera pas.

Molinoff, c'est le nom d'un ancien comte, officier des armées tzaristes, et que la Révolution soviétique a jeté, encore jeune, sur le pavé des cours où l'on ne parade plus, mais où il faut, en chantant ou en cuisinant, gagner sa vie. Et voilà notre charmant émigré chef des casseroles, au château de Fontecreuze, Indre-et-Loire, récemment acheté par un sieur Diego Cortés, planteur à Cochabamba de Bolivie. Cortés, à peine installé, disparaît à souhait, ne laissant au vieux manoir hideusement transformé que sa grosse sud-américaine de femme, chatte gourmande, et Pia, la fille du jardinier, aide de cuisine, naturellement amoureuse de Molinoff, et qui, chienne maigre, fera pour lui toute la besogne.

L'heureuse place ! Molinoff, pseudo-cuisinier, se mue en authentique gentilhomme. Il redevient le beau, séduisant cavalier, comte Ivan de Molinoff, a ses entrées aux châteaux voisins, rafle le cœur des sensibles jeunes filles de la vieille noblesse en même temps que celui des douairières, c'est tout juste s'il ne séduit pas la duchesse de Guyenne, reine de France aux yeux des camelots du Roi, parmi lesquels il se voit engagé de force. C'est la grande vie : réceptions où il brille, aussi bien parmi le gratin provincial que le cosmopolite; chasses à courre où ayant vendu sa dernière relique, un médaillon familial cerclé de perles, il apparaît, éblouissant, en culotte blanche, habit rouge et bottes vernies, menant le train jusqu'à la pièce d'eau de Fontecreuze, où il sonne l'hallali !

Puis, finalement, la culbute. Cortés est revenu. Molinoff, grand seigneur de l'Indre-et-Loire, redevient — non pas l'incroyable cuisinier qu'il fut — mais l'émigré errant. Ainsi s'achève la farce.

Il y a, dans ces pages alertes, aussi peu de réalité que possible. Salade hybride d'observations caricaturales et d'invraisemblances pures assaisonnée à l'eau de roses et au vinaigre, d'ailleurs lui aussi parfumé.

En résumé : une œuvre brillante mais superficielle en dépit de quelques traits pénétrants. Elle est, comme les amuse-bouche que Molinoff cuisine. Une pièce montée, craquante d'aimables sucreries. C'est le fond qui manque le plus.

⁂

Il me reste peu de place pour vous parler du meilleur des livres de ma semaine : *L'Ame cachée*, par Jacques de Lacretelle.

Peu importe. M. de Lacretelle, l'auteur de *La Vie inquiète de Jean Hermelin*, de *Silbermann*, de la *Bonifas*, des *Lettres espagnoles*, de sept ou huit autres volumes de nouvelles, de voyages et de critique, est de ceux dont la réputation n'est plus à faire. Il occupe, dans la jeune littérature contemporaine, une place à part, et très haute.

Ecrivain de fond et de forme classiques, ouvert cependant à la compréhension comme à la technique moderne, il s'en tient à la méthode éprouvée des maîtres. La sûreté de sa psychologie comme la distinction de son « écriture » lui permettent, en cette compagnie glorieuse, de demeurer personnel. Il faut plus de talent pour évoquer en demeurant simple, qu'on en voit déployer à d'autres, pour *paraître* originaux.

Vous savourerez, comme des fruits bien formés et parfaitement mûris, les quatre nouvelles qui ont pour titre, si justement : *L'Ame cachée*.

Ici, l'on ne voit point les ressorts, mais les personnages vivent. Ils sont mieux que vraisemblables. Ils sont vrais. *La Mort d'Hippolyte*, *Le Cachemire rouge*, *La Belle journée* sont des modèles d'expression, dans la mesure.

Voilà qui devient rare.

Victor MARGUERITTE.